

Marcelle BERNARD

NOTES SUR MA CLASSE AU JOUR LE JOUR (1906-1909)



Marcelle BERNARD, vers 1905
(à l'âge de 20 ans environ)



Marcelle GOSSET, née BERNARD, vers 1923
(à l'âge de 38 ans environ)

AVANT-PROPOS

Je n'ai pas connu Marcelle Bernard, ma grand-mère paternelle. Je sais peu de choses d'elle. Je ne connais même pas la date exacte de sa naissance, qui se situe probablement en 1885. Je sais seulement qu'elle est passée par une Ecole Normale et qu'elle aimait passionnément son métier d'institutrice, avec une prédilection pour les classes des quartiers déshérités, comme on le verra. J'ignore de quel milieu elle était issue et même de quelle région elle était originaire. Son journal nous apprend qu'elle a enseigné à Bagnolet, puis à Fontenay et à Montreuil, trois communes de la banlieue est de Paris. C'est à Montreuil qu'elle a épousé mon grand-père Henri Gosset en 1911 et qu'ils ont habité avant de s'installer plus tard à Paris, boulevard de Ménilmontant. Ils ont eu deux fils, en 1912 et 1915. L'aîné était mon père.

J'ai connu mon grand-père, mais je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais parlé de ma grand-mère. Il était alors remarié, assez âgé et dépendant. J'avais une dizaine d'années lors de sa mort. Son deuxième fils, mon oncle Lucien, était mort lui aussi, de maladie, à 17 ans. Quant à mon père, mort pendant la guerre, je l'ai très peu connu. La seule personne qui m'ait un peu parlé de cette grand-mère dans mon enfance, est ma mère, mais seulement par oui-dire : n'ayant rencontré mon père qu'en 1933, elle n'a pas connu sa belle-mère.

Pas de témoignage direct donc, sauf plus tard, en 1982, par une amie d'enfance de mon père qui, à ma demande, a évoqué dans des lettres les souvenirs qu'elle avait de ma famille paternelle : sa mère, institutrice, était très liée avec ma grand-mère. Elles s'étaient connues à l'école primaire (à Paris), avaient fait leurs études ensemble et étaient restées amies toute leur vie. Cette amie décrit ma grand-mère comme "très jolie (les photos que j'ai d'elle l'attestent), gracieuse, gaie, sachant tout faire, ayant beaucoup de goût, arrangeant très bien son intérieur avec des moyens limités et faisant tout pour ses fils".

La vie de ma grand-mère s'est terminée tragiquement. Cette femme très réfléchie a commis une imprudence fatale. "A l'automne 1929, poursuit cette amie, en novembre, je crois, Jean est arrivé à la maison pour annoncer que sa mère était dans une clinique du côté de la porte de Saint-Cloud. Il était décomposé et quelque peu essoufflé, il avait dû courir tout le long du chemin. Dans ce temps-là*

* Jean Gosset, mon père. [D.G.]

nous n'avions le téléphone ni les uns ni les autres. Il nous a raconté ce qui était arrivé. C'était un après-midi, il était là, déjà rentré du lycée, en train de travailler. Sa mère, dans la cuisine, nettoyait des écharpes de soie dans une cuvette d'essence, elle avait oublié que la veilleuse du chauffe-eau à gaz était restée allumée. Tout a pris feu et en plus elle portait un chemisier et des bas de rayonne (qu'on nommait soie artificielle). Jean a tiré une couverture pour l'emballer et éteindre les flammes, puis il est allé appeler les pompiers. Le médecin a donné les premiers soins, Monsieur Gosset est rentré et l'a fait transporter à la clinique. On a su tout de suite qu'il y avait peu d'espoir : elle était brûlée très profondément sur une grande surface du corps... Elle a souffert horriblement, à la fin on ne lui changeait plus ses pansements pour lui éviter des tortures inutiles. Maman allait la voir, c'était tellement bouleversant qu'elle n'a pas voulu que j'y aille. A la fin on la droguait beaucoup et je crois qu'on évitait que ses fils la voient. Ce cauchemar a duré à peu près trois semaines". *Elle est morte dans les premiers jours de 1930, elle n'avait pas 45 ans.*

Tout ce qui me reste d'elle est un cahier de moleskine à la couverture abîmée, où elle a noté, voici presque un siècle, ses impressions et réflexions sur sa classe et son métier d'institutrice. Ce cahier présente l'aspect d'un journal : il contient d'abord des notes brèves et un peu décousues, puis des réflexions plus approfondies sur tel ou tel aspect de son métier. Cela occupe les premières pages du cahier. Plus loin est consignée une sorte d'"étude de cas", portant simplement comme titre le nom et l'âge d'une élève. Dans la mesure où les indications de date me le permettaient, j'ai retranscrit tous ces éléments dans l'ordre chronologique.

A la fin du cahier, en commençant à la dernière page et en le lisant à rebours, on trouve quelques pages de "perles" relevées dans les devoirs d'élèves, un bêtisier en quelque sorte. Puis ont été soigneusement collés sur deux pages du cahier, trois articles découpés dans des numéros d'une revue mensuelle intitulée Revue de Médecine et de Chirurgie féminines. Le premier, du numéro d'avril 1907, est intitulé L'Hygiène à l'école, le deuxième, La suggestion à l'Ecole, et le dernier, L'Education des Dégénérés. Les deux premiers sont signés des initiales B.M. (Ma grand-mère signant M.B. plusieurs écrits de ce cahier, cela me laisse perplexe, mais je ne peux en tirer de conclusion...). Après cela, on trouve un sujet de narration "donné au 1er concours des Auxiliaires" et que ma grand-mère a traité en six pages, puis un développement (une profession de foi si j'ose dire) de quatre pages sur L'Ecole sans Dieu, et un conte intitulé Chimère. Glissés dans le cahier, sur des feuilles volantes, on a un autre conte, La Légende des Sapins, et le début d'un troisième, resté inachevé. La signature et quelques ratures montrent que ces textes sont bien de ma grand-mère. J'ai reproduit le tout, sans faire de tri, à l'exception des coupures de journaux.

La personnalité qui apparaît dans ces quelques pages méritait bien ce petit hommage, m'a-t-il semblé, et d'être ~ le temps de cette lecture ~ sauvée de l'oubli.

Danielle GOSSET

NOTES SUR MA CLASSE AU JOUR LE JOUR

Qu'importe de ne point trouver?
D'autres trouveront après moi -
Je cherche. -

1906

Comment on joue à la Maternelle

Point n'est besoin ici de jouet compliqué. On joue avec tout, avec rien. Ce n'est pas toujours hygiénique ni propre, mais c'est consciencieux et appliqué.

Ainsi l'eau, et encore plus la boue, attirent invinciblement ces petits canards. On joue à laver les portes avec l'eau du ruisseau et son mouchoir, quel mouchoir ! On joue à ouvrir les bouches d'égout, pour y faire des feux.

[1907]

Problèmes sur la **multiplication**

Ne pas faire dire *fois plus* aux petites, mais *tant de fois* telle somme. Ainsi :

1 crayon coûte 0 f., 10

15 crayons coûtent 15 fois 0 f., 10, et non 15 fois plus.

Dessin

Les hachures parallèles, acheminant vers les ombres nettes.

Les traits de force - l'idée du relief.

Discipline

Punitions : ne sont que la conséquence rigoureuse de la faute. Que l'enfant sente qu'elle se *punit elle-même*. - Devoir à refaire, etc. L'enfant n'aime pas à se *différencier des autres* : utiliser. Forcez-la à garder un certain temps l'attitude répréhensible qu'elle a prise. Coude sur la table un quart d'heure. Rester debout 5 minutes, etc. Obliger à continuer l'amusement commencé : *Vous faites des bonshommes, j'en veux 10 pour demain, ou tantôt. Vous ferez ce que nous faisons en ce moment pendant la récréation.*

Tâcher de *créer l'amour-propre de la collectivité*. Les faire *solidaires* autant qu'il se peut. Arriver à ce que la collectivité *n'admette pas* la possibilité d'un bruit dans la classe, d'un acte de rébellion, etc.

Les récompenses

Il y a dans nos écoles trop de classements et de points. Les enfants deviennent d'une âpreté de... juif polonais !* Je voudrais diminuer cela. Mes récompenses : m'apporter ce dont j'ai besoin, *être désignée pour les actes d'initiative*, pour une mission de confiance, mais *jamais pour surveiller les autres*. Si je m'absente, c'est *la classe* qui surveille la classe. J'essaie d'habituer les enfants à être très fières de mes éloges ; j'en suis plutôt sobre mais j'ai toujours *l'air d'être sincèrement contente quand je dis l'être*. Mes petites ont fini par être heureuses de ce simple mot : *C'est bien !* Dans les grandes occasions, quand elles se sont montrées dignes de ma confiance, je *les remercie de ce qu'elles ont fait*. Autant que possible les récompenses sont d'ordre général. Une expérience pratique annoncée d'avance, promise comme récompense, est une joie lorsqu'elle arrive. On fait de ces bambines tout ce qu'on veut avec la Diction ou le Chant comme appât : j'y reviendrai.

Rentrée de Pâques

Grande joie, j'ai tenu ma promesse : un grand tableau, une aquarelle, "Les Nids des Oiseaux" a remplacé l'horreur d'image qui s'étalait sur le mur. Justement, j'ai quitté ma classe pour un mois. L'intérêt général passe avant mes petites manies, dont la plus ridicule est d'aimer mes mioches, déjà ! Mes pauvres petites se jettent dans mes jambes à toutes les récréations, me harcèlent de questions sur la date de mon retour parmi elles ; je ne puis plus paraître dans la cour sans avoir autour de moi vingt moineaux piaillards et joyeux. Chers petits museaux, mes petits laiderons,

* *Voilà bien une notation d'époque ! Précisons que la meilleure et grande amie de Marcelle, Henriette Lévy, était juive. Ma grand-mère était sans doute dreyfusarde, mon grand-père, en tout cas, à ce qu'on m'a dit, l'était... [D.G.]*

comme vous êtes gentilles ! On me regarde, ahuri ! J'ai l'air d'une mère poule ? J'aime ça, moi !

Eh oui, elles m'aiment, mes Bagnolettes, et je sais bien pourquoi. C'est que jamais je ne *les* fais travailler. Non. Nous travaillons ensemble. Et elles le savent si bien qu'elles me disent : "Dites, Mademoiselle, vous venez chercher le problème ?" On cherche ensemble, on hésite ensemble, on trouve ensemble, si bien qu'à la fin nulle ne pourrait savoir qui a trouvé, ni qui s'est trompée.

Puis mes filles *croient* maintenant que tous mes actes sont rigoureusement justes. Je ne crois pas qu'il soit si mauvais que cela de leur donner les raisons de ce que l'on fait. J'ai soin qu'elles voient toujours pourquoi je fais ou ne fais pas une chose, surtout en matière de récompenses et punitions.

Les figures terreuses s'éclaircissent, on commence à soigner ses mains, sa chevelure. On cire ses chaussures. Le 27 Mars le médecin est venu faire une inspection ~ rapide ~ de propreté. Il s'est épanoui d'aise. Elles avaient l'air de quelque chose, mes filles ! Détail touchant : j'ai préconisé l'emploi de la pierre ponce ; au bout d'un mois, le nombre des "adeptes" s'était porté de 21 à 36. Or une petite malheureuse, R..., n'ayant pas les moyens de s'en fournir, la petite G. lui apporte tous les matins sa pierre ponce pour enlever l'encre dont chaque jour elle se gante généreusement.

31 Août 1909

Tout ce qui précède fut écrit au début de 1907. Rien depuis, et pourtant que d'efforts et de tentatives ! Une année scolaire encore à Bagnolet ; pendant laquelle je me suis attelée au plus pénible travail de défrichage ! Piètres résultats d'ailleurs ! Une autre année à Fontenay : des élèves indifférentes, à qui tout est dû. Impossible de les émouvoir ; que de fois j'ai regretté les jours où un souffle d'émotion passait, à Bagnolet, dans la misérable classe, sur toutes les têtes chétives, souvent mal peignées ; à Fontenay, elles sont plus propres, mais pour elles la maîtresse est et reste une étrangère, payée pour donner au long de la journée problèmes et dictées. On va à l'école parce que c'est dans l'ordre, on s'y ennuie six heures, et on la quitte pour aller jouer, sans guère plus d'enthousiasme. J'ai souffert là surtout de l'impossibilité d'un rapprochement entre nous. Quelle différence avec ce dont j'avais l'habitude.

J'espère cette année, à Montreuil, retrouver les coeurs désireux de se donner que j'avais à Bagnolet. Les tares seront peut-être nombreuses, profondes, attristantes, mais mon action *sera*. Je ne serai pas seulement un phonographe scolaire, là. Je pourrai peut-

être donner de moi-même sans sentir continuellement que, ce que je donne, on n'en veut pas.

Je vais avoir des petites ; je serai sans doute au début bien maladroite. Mais le travail et l'effort ne me font pas peur. Je les aime. Ils me sont nécessaires. Ce qui m'abat, ce qui me rend la tâche épuisante, c'est de rester l'étrangère, c'est qu'on ne veuille pas de tout ce que j'offre, les bras ouverts.

29 Septembre au soir

Troisième jour de classe. Et déjà je les aime, mes bambines, et déjà mon cœur ouvert voudrait tout donner de ce qu'il a de meilleur. Quoi, quelle chose autre donnera jamais cette fièvre ardente d'agir et de faire oeuvre ? Où y a-t-il ce don absolu de soi-même qu'est l'enseignement ? Cet enthousiasme ardent est la plus pure des joies. Tout m'intéresse avec mes mioches. Une addition est amusante, puisqu'elle est la conclusion d'une histoire, et l'histoire m'amuse autant que les mioches. Elles le voient bien, et ça n'en vaut que mieux. J'ai des bambines de sept ans qui sont à croquer. C'est haut comme le banc, et ça vous écoute, et ça se prend au sérieux ! J'en ai aussi de bien malheureuses, le rebut de l'école, toujours punies. J'essaie de leur parler doucement. Ça les étonne, ... et les calme.

Plus que jamais j'ai la conviction qu'il faut bien étudier une enfant avant d'adopter une quelconque façon d'agir. On fait quelquefois de l'irréparable en allant trop vite. J'ai une enfant de huit ans qui m'inspirait une aversion instinctive, je ne sais pourquoi. Elle est parfois agaçante. Trois fois ce matin, j'ai eu envie de la secouer. Ses yeux de bon chien m'ont arrêtée, heureusement ! A midi, sa mère lui a déclaré qu'elle garderait les petits frères jusqu'au soir : Maman devait livrer de l'ouvrage. La petite s'est mise à pleurer, parce que "elle aime bien venir à l'école", et Maman impatientée l'a frappée ; mais elle a obtenu de venir à l'école et de ne la quitter qu'à trois heures et demie. J'ai su cela à une heure. Tout l'après-midi j'ai observé la fillette. Elle travaillait avec application, sans se laisser distraire. Et je me suis sentie très peu devant l'humble petite, si laide et si peu attirante.

Elles sont bavardes et remuantes, mes bambines. Mais dès que je les occupe, c'est fini. Aussi, je ne les lâche pas. J'accroche au début de la classe leur attention avec un hameçon ; il est solide et la corde aussi ; rien ne casse. Je parle sans cesse, sauf quand c'est leur tour. Et nous ne nous donnons pas le temps de faire du désordre. Par exemple, si quelqu'un entre dans la classe, la Directrice par exemple, si nous causons cinq minutes, ah bien, mes moineaux s'en donnent. Pas le respect de l'autorité, mes oisillons ;

respect de rien d'ailleurs ; on ne les intimide pas. "Intéressez-nous ou allez vous-en." C'est bon, c'est bon, on vous prendra comme vous êtes, et même, sans que vous vous en doutiez, on vous changera un peu.

On rirait bien si on lisait ce que j'écris après trois jours de classe. Mon enthousiasme paraîtrait ridicule. Je laisserais bien rire, *moi qui sais*.

Moi qui sais quel réconfort, quel courage, on peut trouver à faire ce métier que j'aime, je n'aurai jamais assez d'enthousiasme, de foi et d'amour pour l'exercer. Il a été le sauveur, il l'est encore ; je lui dois la force de vivre. Mes petites en profiteront. C'est à mon troupeau de chères toutes petites que je paierai ma dette.

26 octobre

Elles m'ont exténuée aujourd'hui ! Elles sont soixante-dix pour quarante-huit places, et aujourd'hui la pluie a rendu impossibles les récréations. Travail nul. Est-ce leur faute ? la mienne ? Je ne suis pas assez calme. Quand elles sont impossibles à fixer, je montre trop mon ennui de ne rien faire d'utile. Je voudrais qu'elles comprennent la valeur du temps perdu. Impossible.

Enfin, demain vais-je les calmer ? Il y a trois jours qu'elles sont ainsi. Elles sont si mal installées, les pauvres mioches.

Je vais demain apporter du nouveau. Des tableaux pour orner la classe. Ca les tiendra tranquilles, la curiosité de voir cela accroché ! J'aime ces récompenses collectives, en dehors du système néfaste des points et des classements.

Ce soir j'ai eu une idée bizarre. Je me suis inspirée d'un fragment de Chateaubriand et je leur ai fabriqué une chanson ! *Regrets du pâtre écossais*, que je ferai coïncider avec le programme : amour de la patrie en morale.

Puis comme j'étais obsédée par la façon dont elles avaient hurlé tantôt dans le préau : "Quand j'étais petite fille, mes moutons je les gardais", j'en ai fait une adaptation très simple, assez mélodique il me semble, et je m'en suis servie pour ma chanson. Ca me paraît bon. Nous verrons à l'usage. Je suis contente de ce que j'ai fait, ce soir. Ainsi cette journée de mauvais travail n'aura cependant pas été inutile.

Les adaptations des chants populaires me plaisent. Elles servent à leur montrer ce que peut donner une chose très simple bien chantée. Le contraste avec la façon dont elles braillent la chanson connue les frappe.

J'ai trouvé ceci à leur dire pour qu'elles s'écoutent chanter :
"Quand on chante quelque chose de beau, il faut avoir peur de l'abîmer. C'est comme si on vous donnait une chose très fragile et très belle à porter. Prenez-en grand soin." Ca a mordu.

J'enseigne mal le calcul. Je me fais honte. Je fais de mon mieux. Comment trouver ?

Avril [1907]*

Samedi 13

Marguerite DESPRES 10 ans.

Marguerite Després est une instable. Elle a 10 ans, et paraît à peu près son âge. Nul signe apparent de dégénérescence. Le regard, peut-être, fuit un peu par instants. Mais l'enfant a eu les yeux malades durant plusieurs mois.

Elle est éveillée, ~ trop ; vive, encore plus. Sans être méchante, elle passe pour l'être. Elle querelle assez fréquemment ses compagnes, et fait des sorties en pleine classe pour un rien. L'obstination à la faire céder crée et augmente sa résistance. Ne pouvant fixer son attention, elle ne sait pas lire. Elle ne sait rien d'autre. Si pourtant, elle récite par coeur les prières apprises au catéchisme. Elle subit l'intimidation du milieu nouveau. Elle a de vagues connaissances en toutes choses, à force d'entendre ses compagnes. Elle n'est pas en rébellion constante, mais son instabilité rend la discipline très pénible, elle est la terreur de sa maîtresse.

Depuis la rentrée de Pâques, Marguerite tourne autour de moi. Je ne la vois pas. Je fais mardi la classe de garde. Elle tâche d'attirer mon attention. Elle m'"essaie" par une de ses petites scènes coutumières. Elle compte sur ma résistance pour produire son petit effet : "Je veux me sauver. - Sauve-toi." Elle sort par une porte et rentre par l'autre. Je n'ai rien vu. Effet manqué. Elle charge alors une compagne de me dire qu'elle m'aime bien. Cette déclaration me laisse muette. M. D. est désorientée. Jusqu'à six heures elle ne bouge plus.

Les jours suivants, elle continue à tourner autour de moi. Vendredi, elle me déclare qu'elle ne veut pas me quitter. Afin qu'on ait la paix en cinquième classe, je la prends dans la mienne. Elle ne bouge pas.

* Cette "étude de cas" se trouve à part, vers le milieu du cahier.

L'ECOLE SANS DIEU

L'école laïque, l'école "sans Dieu" est la perte des générations futures. L'enfant, qu'aucun frein n'arrête plus, ne peut prendre les saines habitudes auxquelles l'inclinait la crainte de Dieu. L'école laïque a détruit la moralité.

Voilà l'expression résumée des doléances et récriminations des gens bien pensants. Et cela s'explique : depuis longtemps ~ depuis toujours ~ les pères de famille catholiques ~ et parfois pratiquants ~ élèvent leurs enfants dans la crainte salutaire du Dieu Suprême. C'est, en effet, très commode. Cela rend moins fréquemment nécessaire l'emploi du martinet ; et je sais plus d'un enfant pour qui Dieu n'est, en somme, que le suprême père Fouettard. Il est vrai qu'une fois par an il se transforme en père Noël généreux. Du reste, et fort heureusement pour la logique, l'identité des deux personnages n'est pas très absolue pour nos marmots. C'est bien le même, certainement, mais les deux incarnations diffèrent tant cependant. Et puis, père Noël se fait désirer tout un an et ne vient qu'une petite fois ! Tandis qu'à chaque instant le bambin s'entend dire : "Si tu fais cela, Dieu te punira. Le bon Dieu te voit, et il sait quand tu fais mal." Moi-même, j'ai cru pendant très longtemps au registre du grand St. Pierre ~ registre où chacun avait sa page, divisée en deux parties, l'une pour les péchés, l'autre pour les bonnes actions ~ doit et avoir. Au jour du jugement, le bon Saint devait faire la balance, et si les péchés l'emportaient, on payait tout cela en bloc.

Dans ce genre d'éducation, Dieu intervient à tout propos, se mêle à tout, non sans laisser quelque peu de sa dignité aux buissons de la route ! Le petit garçon a trop mangé, il a été malade ; c'est le bon Dieu qui l'a puni. Jusqu'à l'enfer dont on use et abuse : ceux qui auront menti seront condamnés à lécher durant l'éternité une pelle rougie au feu.

Cette conception qui fait de Dieu une main armée d'un fouet, a une conséquence : quand l'enfant fera bien, ce sera uniquement par crainte du châtement. C'est beaucoup mieux que rien, j'en conviens. D'ailleurs, toute son éducation, en dehors même de la religion, est basée sur le même principe. Bébé connaît les choses pour lesquelles on est fouetté, et celles pour lesquelles on a un gâteau. A quatre ans cela n'a pas grand inconvénient. Mais Bébé grandit, et les procédés restent les mêmes. Et voilà qu'apparaît l'immoralité flagrante du système. Il n'y a ni bonnes, ni mauvaises actions, il y a seulement des actes qui sont punis, et d'autres qui ne le sont pas. Donc est seul mauvais l'acte ordinairement puni. Mais alors ? Si

dans telle circonstance le châtement peut être évité, qui empêchera l'enfant de commettre l'acte mauvais ? Et puis quelle dignité que celle de l'homme qui reste dans le droit chemin, comme les moutons, par peur du chien !

Nous, maîtres sans morale d'une école sans Dieu, nous faisons autre chose. Dès que l'enfant peut comprendre, nous tâchons d'éclairer sa conscience. Puis nous lui disons : "Tu es libre, mais cette liberté est ce qui t'engage ; ton voisin est libre comme toi. Respecte en lui cette liberté que tu chéris ; n'y porte jamais atteinte, si tu veux avoir le droit d'exiger toujours le maintien de la tienne.

Nous lui disons encore : tu es libre, et c'est ce qui t'élève. Tu sais juger, selon tes forces. Eh bien, juge toi-même si tu as le droit de t'abaisser. En deux mots, voici ce qu'est la vie : c'est une route fort belle, mais escarpée, toujours plus belle et plus escarpée à mesure qu'on monte. Tu es libre, suis le chemin bien droit, ou égare-toi sur le bord, à ton gré ; mais si tu tombes, tu l'auras voulu ; tu perdras, par ta seule volonté, ton estime et celle des autres.

Et sais-tu quel est ton Dieu ? C'est l'idéal de justice et de bonté que tu essaieras d'atteindre. Tu le peux. La route est devant toi. Je t'ai montré le chemin : va, et garde-toi du mal.

M.B.

ANNEXE I

Sujet donné au Concours des Auxiliaires (1905) et pouvant servir pour : Lecture récréative, Morale, ou Composition française, cours supérieur.

Texte : *Après la mort de la cigale, la Fourmi voit ses provisions détruites par un accident. Elle demande secours à l'abeille, qui lui refuse de l'aider, en lui montrant qu'elle subit le juste châtement de sa dureté de coeur.*

La saison chaude avait été superbe ; aussi, aux premiers jours de l'automne, Dame Fourmi, après un dur labeur, put enfin admirer ses greniers remplis. Avec un orgueil justifié, elle contemplait les grains dorés, les menues pailles, mis en réserve pour l'hiver ; elle détendait ses pattes lasses, et redressait sa maigre échine dans son mince corselet noir.

Tout à coup, une commotion violente la renversa. Elle crut à la fin du monde et invoqua les dieux. Longtemps elle demeura ensevelie sous les décombres, et péniblement parvint à se frayer une route. Hélas ! Sa joie d'être délivrée ne dura guère ; le clair soleil ne lui montra que sa maison en ruines, ses soeurs gisant sans vie dans la poussière : plus d'amis, plus de gîte, plus de vivres. Le pas distrait d'un cheval avait tout écrasé.

Elle se plaignit en son langage, et je crois bien qu'elle pleura surtout sa réserve détruite, tant il est vrai qu'homme ou fourmi, chacun au fond du coeur cache un peu d'égoïsme. D'ailleurs notre fourmi l'avait déjà prouvé...

Mais ce n'est pas tout de pleurer, il faut vivre ; et la faim se faisant sentir, l'infortunée propriétaire, après un long combat, fit plier son orgueil. Honteuse et fort inquiète, elle s'achemina vers la demeure de l'abeille.

L'abeille - Eh quoi ! Madame la Fourmi, que signifient cette mine attristée, cette démarche oblique, cette humble contenance ? N'êtes vous pas la plus riche dame parmi les fourmis du pays ?

La fourmi - Je l'étais hier, mais un coup du sort a détruit mes biens ; notre république est anéantie ; et si vous ne m'assistez, j'en suis réduite à mourir de faim. Bonne voisine, je vous en prie, donnez-moi de quoi vivre pendant quelques jours. Je vais essayer de me faire adopter dans la fourmilière la plus proche. Je travaillerai pour vous rendre au plus vite ce que vous m'aurez prêté. Ma persévérance opiniâtre et mon économie vous sont connues ; et ce sont là, n'est-il pas vrai ? les meilleures garanties.

L'abeille - Est-ce bien l'altière fourmi qui me tient ce langage ? Avez-vous donc oublié si vite qu'un discours pareil vous fut jadis tenu par la cigale ? Hélas ! grâce à votre dureté, l'infortunée chanteuse subit sans doute le sort que vous redoutez aujourd'hui.

La fourmi, brusquement redressée et d'un ton vif - Voisine, ne me comparez pas, je vous prie, à cette tête légère, à cette prodigue, à cette paresseuse qui ne savait autre chose que lancer au vent de vilaines chansons. Sa mort fut la juste punition de son étourderie et de sa paresse.

Mais moi qui péniblement, miette à miette, amassais mes réserves, moi dont la vie fut un effort continu, n'ai-je pas le droit d'accuser le ciel d'injustice ? Si l'oisif et le travailleur ont même sort sur cette terre, le travail est inutile, et la vertu n'est qu'un mot.

L'abeille - Ma soeur, lorsqu'un malheureux demande l'aumône, il faut d'abord et avant tout la lui donner. Si vous voulez ensuite lui faire la morale, préparez-le d'abord à vous entendre en le touchant par votre bonté. La charité ouvre souvent la route à la vérité ; croyez-moi, il faut d'abord être bon. Ensuite seulement on peut efficacement être sévère.

Si, selon vous, la légèreté et l'imprévoyance méritent la mort, quel châtement réservera-t-on à votre dureté, à votre égoïsme ? Le malheur qui vous atteint aujourd'hui est une punition méritée. Estimez-vous heureuse qu'il soit réparable.

Mais il ne serait pas juste que je le répare pour vous. Je dois à la mémoire de la pauvre Cigale de vous donner une leçon qui, je l'espère, sera salutaire. Si la saison était plus avancée, si je craignais pour votre vie, croyez-le, je vous aiderais. Ma demeure est grande ouverte aux indigents. Mais nous avons encore devant nous plusieurs jours de soleil ; il reste encore des grains dans les sillons. Vos soeurs vous donneront asile, dites-vous ? Je connais votre courage, vous aurez bientôt reconstruit vos palais.

Un dernier conseil, et de bonne amitié : faites taire votre orgueil et n'écrasez pas les autres sous le poids de votre supériorité. A quoi serviraient sur cette terre les forts, les vaillants, si ce n'était à protéger, à soutenir, à aider, à consoler les faibles. Voyez-vous, à votre vie de labeur il a manqué jusqu'ici ce repos : la bonté ; à votre existence austère, il a manqué ce rayon, la joie de faire le bien. Faites-le toujours, faites-le trop, le trop ne sera jamais assez. Les folles cigales que vous aiderez vous remercieront par une chanson qui égayera votre âme, et vous les paierez d'un bon conseil. Nul n'est inutile en ce monde, pas plus le chanteur que l'ouvrier ; l'un donne le pain, l'autre donne la joie, et, croyez-moi, tous deux sont quittes.

M.B.

ANNEXE II

CHIMERE (conte)

La cour, étroite et profonde, semble un puits. Les quelques rayons que le soleil y envoie se déchiquettent en s'accrochant aux saillies déconcertantes du mur.

Ecrasée sous un toit trop large, la maison est laide et triste, trouée de trop nombreuses fenêtres toutes grandes ouvertes. [les portes, d'un marron rouge, baillent aussi ; d'autres s'entr'ouvrent, sournoises. Et je pense, malgré moi, à une vieille louchon, dont la face sinistre grimaçait un sourire, et que j'ai vue un soir d'été guetter les passants.]* Par endroits, la muraille salie, déteinte, hideusement crayonnée, farde sa laideur d'une couche de plâtre ; le maquillage s'effrite et laisse apercevoir l'horrible carcasse, plus jaune, plus sale. Les pavés inégaux, moirés par le ruissellement des eaux grasses, laissent dans un coin un peu d'espace libre entre eux. Une plante ~ deux feuilles sur une tige décolorée ~ s'y ennuie.

Devant une porte basse, sur la marche glissante, une petite fille est assise et lit.

[La fillette a grandi trop vite.]* Elle paraît avoir dix ans. Elle est mince, frêle, et laide de cette laideur que donne l'habitude de la faim, du froid, de la peur surtout. Peur des coups, peur des jurons, terreur de voir encore le père rentrer ivre, peur de jeûner ce soir, peur du lendemain toujours plus triste que la veille : on ne sait pas ce que cette crainte jamais apaisée fait de visages disgracieux, de traits heurtés, d'yeux hagards. Ses yeux, à elle, sont des trous d'ombre, où parfois passe une lueur rousse.

Auprès d'elle un garçon un peu plus jeune, peut-être, aux épaules pointues, à la poitrine étroite ; le front est oblique, le regard fixe. Il tourne, inattentif, un caillou rond dans ses doigts.

L'enfant qui lisait, tout à coup, se souvient. Elle retire doucement le caillou des mains de l'idiot ; puis : "Viens-tu, Pierrot, nous allons jouer ?" Et elle s'ingénie, patiemment, elle recommence l'effort infructueux de la veille. Elle s'acharne, essaie tous les jeux. Et l'idiot, sans l'entendre, la repousse. Soudain, il se baisse, ramasse à terre un fouet fait d'une ficelle et d'un bâton, et, joyeux, semble-t-il, une lueur éclairant sa face de mystère, il excite un coursier imaginaire : "Hue ! Hue !"

Sa soeur a un geste de lassitude, le premier. Elle sait que pendant des heures, elle va entendre ce cri, voir ce geste. Et sans pouvoir l'exprimer elle ressent, dans son angoisse, la laideur de ce qui l'entoure, et ce qu'a de sinistre sa vie passée à garder ce fou. Pourtant, elle le sait, il y a des enfants de son âge qui rient et

* Les passages entre crochets ont été rayés.

chantent ; et dans les cours où ceux-là jouent, il y a même du soleil, et du lierre au mur, et des géraniums rouges aux rebords des croisées. Elle le sait ; elle en a vu. Elle ferme les yeux.

Quand elle les rouvre, son regard s'arrête sur le petit livre tombé près d'elle. Elle le saisit, le tient ouvert un instant, sans lire le conte qu'elle sait par coeur. Brusquement, elle le pose, d'un geste prompt, décidé : ses yeux agrandis se baignent de clarté. Elle se penche vers son frère qui toujours fouaille le cheval rétif : "Dis, puisque tu as un cheval, veux-tu, tu serais le Prince Charmant, et tu m'emmènerais faire un beau voyage." Il n'a pas compris. A-t-il entendu ? Peu importe. Il fallait bien, n'est-ce pas, qu'elle avertît son partenaire, même passif, même inerte, du rôle qu'il allait jouer.

Et la voilà qui se lance dans la plus folle improvisation. Elle parle en phrases rapides, courtes et pressées ; et c'est un merveilleux voyage qu'elle fait dans le carrosse du Prince. Puis elle revêt des robes couleur de lune et se coiffe de perles et de diamants. Les chevaux ardents la mènent à son palais de marbre, puis repartent, rapides, ailés, vers des pays nouveaux, où toujours, toujours, il y a de la clarté, des chants et du rire. Pendant une heure, le rêve magique se poursuit ; haletante, elle le prolonge sans cesse ; elle le fait toujours plus beau, plus lumineux, plus resplendissant. L'idiot, de temps à autre, se repose immobile, puis, de nouveau, fouette l'espace de son geste de pantin cassé... Qu'importe, elle ne le voit pas ; il a été l'infime réalité, nécessaire point de départ de la fiction splendide ; mais l'essor une fois pris, qu'a besoin la fiction de l'appui d'une réalité ?

Non loin, une horloge tinte ; l'étrange enfant, secouée d'un frisson, s'arrête ; puis elle prend son frère par la main, et rentre dans la maison. Il faut préparer la soupe pour le retour du père. Ah ! misère ! Comme l'unique chambre est noire, et triste, et inhospitalière. Lasse un peu plus, maintenant, de sa vie de cloporte, elle se met au travail.

Le soir tombe. La cour étroite et profonde, et qui semble un puits, se vide par en haut de sa pauvre lumière ; les nuages en troupeau bien loin dans le ciel, sont roses encore ; la brise étale la traîne de leur robe ; la soie délicate se teinte de lilas.

Le soir tombe. Seule une lueur fauve reste accrochée au cuivre de la fontaine. Sur la marche glissante, les deux enfants sont revenus. Et, pour oublier l'angoisse de l'heure, l'angoisse de l'attente, la fillette aux yeux de nuit reprend son rêve ; sans voir l'idiot dont le geste dément soufflette sa chimère, elle répète, inlassable, l'ardent appel que toute femme jette une fois au moins dans sa vie : "Veux-tu, tu seras le Prince Charmant, et nous ferons ensemble un beau voyage qui ne finira jamais."

22 juin 1908 M.B.

ANNEXE III

MINE (Conte inachevé)

Mine a un culte pour le soleil, pour la belle clarté, l'éventail d'or impalpable qui entre par les fenêtres.

Le jeudi, le dimanche matin, alors qu'on tarde un peu au lit, elle guette patiemment la lueur aimée qui va peu à peu transformer les étranges dessins des ternes rideaux.

Cette lueur animera les bizarres potiches, les fleurs tourmentées qui dardent des pétales agressifs. Les tons tristes de la perse pâlie vont se réveiller et sourire : voici, voici que s'étendent en glissant doucement le rose ardent, l'or et la pourpre ; voici sur la pauvre étoffe fanée, la splendeur sans cesse renouvelée d'un merveilleux jardin.

C'est d'un intérêt prodigieux. Et le petit coeur de l'enfant bat une charge délirante en l'honneur de la bonne lumière, de la lumière amie, de la lumière fée !

ANNEXE IV

LA LEGENDE DES SAPINS (conte)

1. Dans le temps où l'homme vivait assez près de la nature pour que les animaux et les plantes lui parlassent leur langage et qu'il les comprît, le petit Grün habitait aux confins d'une vaste forêt des Vosges. Nous dirions maintenant qu'il était pauvre, mais il n'avait jamais songé à cela. La grande forêt pourvoyait à ses besoins comme à ses plaisirs. Les grands arbres lui avaient fourni les branchages dont sa cabane était close, et tous les ustensiles de son ménage rustique, depuis le lit jusqu'à l'écuelle, provenait d'eux.

C'était encore la forêt qui donnait l'herbage nécessaire à son unique vache ; les fleurs où les abeilles de Grün puisaient un miel embaumé ; les champignons délicats dont il faisait ses délices.

Grün vivait en paix et ne concevait point d'autre existence.

2. Mais il advint que pour une guerre lointaine, on dut construire des vaisseaux, et un décret ordonna que le bois de la forêt fût employé à cet usage.

Aussitôt les arbres gémirent sous la cognée, les taillis devinrent des clairières où les troncs dénudés gisaient tristement.

En se retirant, sans nulle précaution, les gardes qui surveillaient la coupe mirent le feu à quelques sapins, et bientôt l'espace immense qui avait été la forêt ne fut plus qu'une étendue calcinée et morne.

Le chagrin accablait Grün. La mort de la forêt était pour lui le pire désastre, tant son existence était liée à celle de sa grande amie. Qui le protégerait désormais des tempêtes du nord, qui, durant les rigoureux hivers, lui donnerait le bois de son bûcher ? En toute occasion il avait recours à son unique ressource : la forêt ; sa destruction était pour lui l'irréparable.

3. Pourtant, il fallait vivre. Grün, secouant sa torpeur, se remit au travail. Mais après avoir donné quelques soins à son lopin de terre, il s'en revenait tristement contempler les restes de ce qu'il avait tant aimé : les trous brûlés, roussis, la terre inculte et comme desséchée. A force de regarder, il découvrit quelques jeunes plants épargnés par miracle. Il entreprit de les soigner, et dès lors ce fut toute sa vie. On eût dit qu'il voulait, de ses mains, ressusciter la forêt dans sa splendeur première ; et, pour cette besogne surhumaine, il sentait son cœur s'agrandir et ses forces croître. Sans cesse actif, infatigable, il parcourait le désert morne, retrouvait des pousses à

peine formées qu'il sauvait de la mort certaine ; et à mesure qu'il les voyait revivre et prendre une vigueur nouvelle, son chagrin faisait place à un courage sans bornes. Attentif et patient, il soignait les jeunes sapins, et ceux-ci, en leur langage, lui parlaient doucement : Vois, lui disaient-ils, nous sommes l'avenir. Par nous renaîtra la grande forêt, la belle forêt qu'"ils" ont tuée. Sois béni ; toi qui n'a point douté de nous. Sur son passage, ils le saluaient en balançant leurs cimes frêles : Courage, Grün, nous sommes l'éternel renouveau ; celui qui nous fait revivre restera jeune aussi longtemps que notre feuillage restera vert. Et le murmure léger des feuilles bruissantes chantait aussi : Courage ! Courage !

Grün travaillait, sans souci du temps écoulé. Son effort semblait féconder le désert qui l'entourait, et de toutes parts, maintenant, les sapins montraient leurs cônes verts qui bientôt atteindraient la hauteur de sa cabane. Grün s'émerveillait, et chaque fois qu'un nouvel oiseau venait élire domicile dans un de ses arbres, il battait des mains en écoutant son chant joyeux.

Pourtant le temps passait, et les habitants des villages voisins avaient presque oublié l'incendie et la destruction de la forêt. N'ayant plus recours à elle, ils en avaient oublié le chemin, et les compagnons de Grün, devenus des vieillards, avaient à peine conservé son souvenir. Quand les taillis furent reformés, les montagnards se rapprochèrent peu à peu. Quelle ne fut pas leur surprise en retrouvant Grün en pleine vigueur : le temps ne l'avait pas même marqué d'une ride ! Selon la promesse des sapins, la forêt avait conservé la jeunesse à son grand ami.

Durant de longues années, Grün demeura le bienfaiteur des gens du pays. Il leur enseigna les propriétés bienfaisantes des plantes, qu'il connaissait toutes, car la forêt reconnaissante n'avait pas de secrets pour lui. De toutes parts on avait recours à lui. Grün disait à tous les bienfaits de la forêt. Il apprenait à chacun à la respecter, à ne lui demander que ce qu'elle peut donner au lieu de la détruire stupidement. Les montagnards écoutèrent ses conseils et la forêt, redevenue magnifique, fit la richesse du pays.

C'est ainsi qu'on raconte la légende de l'éternelle jeunesse de Grün au grand coeur, qui ressuscita la forêt des aïeux. Jamais personne ne le connut vieux, et nul ne peut dire s'il mourut jamais, ou si, droit et robuste comme les fiers sapins, il vit encore dans la forêt vosgienne.

ANNEXE V

PERLES

1906

Devoir sur Jeanne d'Arc et sur le 15^e siècle (classe de Melle Brisse - 10 ans)

1. *Jeanne d'Arc épousa Louis VI.*
2. *Les soldats la chinaient ; mais quand elle eut gagné des batailles, ils dirent que c'était une sainte.*
3. *Elle fut brûlée sur la place Plusbique.*
4. *La boussole facilita les voyages, appelés les 3 évêchés.*

(Classe de Mme Riffault - 11 ans)

Il y a différentes sortes de chauffage : le chauffage par... etc, et le chauffage par les poils.

Les Miennes

1907

Cours intermédiaire (âge moyen 9 - 10 ans)

Leçon d'initiation : Les canaux

Q. Quand on veut faire transporter des marchandises dans une autre ville, qu'emploie-t-on ?

R. *Une malle.* (Rousseaux)

1^e classe - 11 ans

Pensée résumant la leçon de morale : *La société est fondée sur le respect des ivrognes...* Etourderie, plaisanterie délicate, ou bêtise ? Nous sommes à Bagnolet !... Etourderie, I hope !

Année 1907 - 1908 (1^e classe)

La maison est bâtie en "pierre de Molière".

Le jardin nous fournissait de l'écume.

Utilité des glaciers : ils servent en été pour conserver la viande, le poisson, etc.

Produits de la mer : carpes et "handouillettes" (anguilles).

Dans une rédaction : "maquignon" - traduction : Guillaumette.

Dans une dictée : "Les frais de sa plaidoirie" : Les frais de s'appeler Doirie.

Rédaction : Les combustibles sont : le vermicelle, les conserves alimentaires, etc.

Morceau choisi : Le Père G. Droz : "Il te verse goutte à goutte un peu de sa jeunesse. Tu bois dans son verre, mon chéri." Traduction : Il te verse goutte à goutte un peu de sa jaunisse. Vois son verre, mon chéri !

Composition d'histoire : Louis XI épousa Charles le Téméraire. Il eut pour fille Jeanne d'Arc qui régna sur la France pendant 211 ans. Et sous son règne la France fut très heureuse.

Louis XI pouvait pas monter à cheval. Duguesclin l'aida.

Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen sur la place du Bon Marché.

Jeanne d'Arc était la nièce de Dorémy.

Louis XI fonda l'Université des boîtes aux lettres. Jeanne d'Arc gardait les nations de son père.

Décembre 1908, Composition d'Histoire :

St Louis fut décimé par la peste.

1909

Il faut laver les dents et les curés après avoir déjeuné.

La salive vient du pain que nous mâchons.

La digestion est l'art d'avaler les aliments.

La digestion, c'est la partie où j'ai l'estomac.

"L'adjec-tion"

La digestion, c'est l'avalage de notre mangé.

La digestion est un abri digestif.

La salive vient d'une dent.

Le tube digestif est un tuyau qui passe dans les intestins.

Le tigre se tapit dans la jungle : Le tigre secoue ses tapis dans la jungle.

Un cardeur de récréation.